Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/labellearsneco00fava

LA
BELLE ARSENE,
COMÉDIE-FÉERIE,
EN QUATRE ACTES,
MÊLÉE D'ARIETTES.

Les Paroles de M. FAVART ; la Musique de M. ***.

REPRÉSENTÉE devant SA MAJESTÉ, à Fontainebleau, le 6 Novembre 1773 ; & à Paris, le 14 Août 1775.

Serviet æternùm qui parvo nescîet uti.
Hor.

Rien n'est plus périlleux,
Que de quitter le bien pour être mieux.
Volt.

Prix, 30 sols.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques ; au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

CSP
PQ
1983
.F3A96
1745

A MONSEIGNEUR

LE MARÉCHAL,

DUC DE RICHELIEU;

Pair de France, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, &c.

MONSEIGNEUR;

C'EST par vos ordres que j'ai entrepris ces Ouvrage ; vous m'avez éclairé par vos conseils. S'il a quelque succès, je vous le dois, daignez en accepter l'hommage.

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,
FAVART.

UN Conte charmant intitulé La Bégueule, *échappé de la Plume immortelle de M. de V. a fourni le sujet de cette Comédie, commandée pour les Spectacles de la Cour, représentée en trois Actes à Fontainebleau, & depuis remise en quatre Actes.*

Les Vers marqués dans la Pièce par des guillemets, sont tirés ou imités du Conte. On a été obligé d'en changer, ou plutôt d'en défigurer quelques-uns, pour s'assujettir à la convenance théatrale.

On remet sous les yeux du Lecteur ce Conte agréable, qui établit le caractere d'Arsène, & sert à développer le but moral de la Pièce.

LA BEGUEULE.

DAns ses écrits un sage Italien
Dit que *le mieux est l'ennemi du bien.*
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,
En bonté d'âme, en talens, en science.
Cherchons *le mieux* sur ces chapitres-là;
Par-tout ailleurs évitons la chimere.
Dans son état, heureux qui peut se plaire,
Vivre à sa place, & garder ce qu'il a!
La belle Arsène en est la preuve claire.
Elle étoit jeune; elle avoit dans Paris
Un tendre époux empressé de complaire
A son caprice, & souffrant ses mépris.
L'oncle, la sœur, la tante, le beau-pere
Ne brilloient pas parmi les beaux-esprits;
Mais ils étoient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentoient;
Beaucoup d'aisance, une assez bonne-chere.
Les passe-temps que nos gens connoissoient,

Jeu, bal, ſpectacle, & ſoupers agréables,
Rendoient ſes jours à-peu-près tolérables.
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu; pour l'homme il n'eſt point fait.
Madame Arsène étoit fort peu contente
De ſes plaiſirs. Son ſuperbe dégoût,
Dans ſes dédains, fuyoit ou blâmoit tout :
On l'appelloit *la belle impertinente.*
Or, admirez la foibleſſe des gens!
Plus elle étoit diſtraite, indifférente,
Plus ils tâchoient, par des ſoins complaiſans,
D'apprivoiſer ſon humeur mépriſante :
Et plus auſſi notre Belle abuſoit
De tous les pas que vers elle on faiſoit.
Pour ſes Amans encor plus intraitable;
Aiſe de plaire, & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſoit conſumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun ſe retira.
De courtiſans elle avoit une liſte :
Tout prit parti, ſeule elle demeura
Avec l'Orgueil, compagnon dur & triſte;
Bouffi, mais ſec, ennemi des débats,
Il renfle l'âme, & ne la nourrit pas.
La dégoûtée avoit eu pour marreine
La *Fée* Aline. On ſait que ces Eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpèce humaine
Et la divine : & Monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine.
La *Fée* alloit quelquefois au logis
De ſa filleule, & lui diſoit : » Arsène,
» Es-tu contente à la fleur de tes ans?
» As-tu des goûts & des amuſemens?
» Tu dois mener une aſſez douce vie «.
L'autre, en deux mots, répondoit : *je m'ennuie.*
» C'eſt un grand mal, (dit la Fée) & je croi
» Qu'un beau ſecret c'eſt d'être heureux chez ſoi «.
Arsène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
» Je veux aller à la ſphère divine;
» Faites-moi voir votre beau paradis.
» Je ne ſaurois ſupporter ma famille,

» Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille,
» Le beau, le rare, & je ne puis jamais
» Me trouver bien que dans votre palais.
» C'est un goût vif, dont je me sens coëffée.
» Très-volontiers", dit l'indulgente Fée.
Tout aussi-tôt, dans un char lumineux,
Vers l'Orient, la Belle est transportée.
Le char voloit : & notre dégoutée,
Pour être en l'air, se croyoit dans les Cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marreine. Un immense portique
D'or ciselé dans un goût tout nouveau
Lui parut riche, & passablement beau :
Mais ce n'est rien, quand on voit le château.
Pour les jardins, c'est un miracle unique.
Marly, *Versaille*, & leurs petits jets-d'eau
N'ont rien, auprès, qui surprenne & qui pique.
La dédaigneuse, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de satisfaction.
Aline dit : » voilà votre maison;
» Je vous y laisse un pouvoir despotique;
» Commandez-y. Toute ma nation
» Obéira sans aucune réplique.
» J'ai quatre mots à dire en Amérique;
» Il faut que j'aille y faire quelques tours.
» Je reviendrai vers vous dans peu de jours.
» J'espere au moins, dans ma douce retraite,
» Vous retrouver l'âme un peu satisfaite".
Aline part. La Belle en liberté
Reste, & s'arrange au palais enchanté,
Commande en Reine, ou plutôt en Déesse.
De cent Beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés.
A-t-elle faim? cent plats sont apportés.
De vrai nectar la cave étoit fournie,
Et tous les mets sont de pure ambroisie.
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mene à l'instant
Dans les jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gazons respirer les haleines
Et les parfums des fleurs & des zéphyrs.
Vingt chars brillans de rubis, de saphirs,

Pour la porter, ſe préſentent d'eux-mêmes;
Comme autrefois les Trépiés de Vulcain
Alloient au Ciel par un reſſort divin
Offrir leur ſiege aux majeſtés ſuprêmes.
De mille oiſeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit ſur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmans.
Les Perroquets répétoient ſes paroles,
Et les Échos les diſoient après eux.
Telle Pſyché, par le plus beau des Dieux,
A ſes parens avec art enlevée,
Au ſeul Amour dignement réſervée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux Élémens commandoit à ſon gré.
Madame Arsène eſt encor mieux ſervie;
Plus d'agrémens environnoient ſa vie,
Plus de beautés décoroient ſon ſéjour :
Elle avoit tout; mais il manquoit l'Amour.
On lui donna le ſoir une muſique
Dont les accords & les accens nouveaux
Feroient pâmer ſoixante Cardinaux :
Ces ſons vainqueurs alloient au fond des âmes.
Mais elle vit, non ſans émotion,
Que, pour chanter, on n'avoit que des femmes.
» Dans ce palais, point de barbe au menton!
» A quoi (dit-elle) a penſé ma marreine?
» Point d'homme ici! Suis-je dans un Couvent?
» Je trouve bon que l'on me ſerve en Reine;
» Mais ſans Sujets la grandeur eſt du vent.
» J'aime à regner (ſur les hommes, s'entend).
» Ils ſont tous nés pour ramper dans ma chaîne;
» C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir :
» Je les mépriſe, & je veux en avoir ".
Ainſi parloit la Récluſe intraitable;
Et cependant les Nymphes, ſur le ſoir,
Avec reſpect ayant ſervi ſa table,
On l'endormit au ſon des inſtrumens.
Le lendemain mêmes enchantemens.
Mêmes feſtins, pareille ſérénade,
Et le plaiſir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade.
Le lendemain fut triſte & fatiguant.

Le lendemain lui fut insupportable.
Je me souviens du temps trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printemps,
Des lendemains plus doux & plus plaisans.
La Belle enfin chaque jour festoyée
Fut tellement de sa gloire ennuyée,
Que, détestant cet excès de bonheur,
Le Paradis lui faisoit mal au cœur.
Se trouvant seule, elle avise une breche
A certain mur; & semblable à la fleche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute, & vous franchit le parc.
Au même instant, palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis.
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert, & des rochers affreux.
La Dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ses sottises.
La nuit venoit; & déja ses mains grises,
Sur la nature, étendoient ses rideaux.
Les cris perçans des funèbres oiseaux,
Les heurlemens des ours & des pantheres,
Font retentir les antres solitaires.
Quelle autre Fée, hélas! prendra le soin
De secourir ma folle aventuriere?
Dans sa détresse, elle apperçut de loin,
A la faveur d'un reste de lumiere,
Au coin d'un bois, un vilain Charbonnier,
Qui s'en alloit par un petit sentier,
Tout en sifflant, retrouver sa chaumiere.
» Qui que tu sois, (lui dit la Beauté fiere)
» Vois en pitié le malheur qui me suit;
» Car je ne sais ou coucher cette nuit».
Quand on a peur, tout orgueil s'humanise.
Le noir pataud, la voyant si bien mise,
Lui répondit : » Quel étrange Démon
» Vous fait aller, dans cet état de crise,
» Pendant la nuit, à pied, sans compagnon?
» Je suis encor très-loin de ma maison.
» Ça donnez-moi votre bras, ma mignonne;
» On recevra sa petite personne

» Comme on pourra. J'ai du lard & des œufs.
» Toute Françaiſe, à ce que j'imagine,
» Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
» Je n'ai qu'un lit, c'eſt aſſez pour nous deux ".
Diſant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute répartie,
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la Belle octroyé.
» Hélas, hélas! (dit la Dame affligée)
» Il faudra donc qu'ici je ſois mangée
» D'un Charbonnier, ou de la dent des loups ".
Le déſeſpoir, la honte, le courroux,
L'ont ſuffoquée; elle eſt évanouie.
Notre galant la rendoit à la vie.
La Fée arrive, & peut-être un peu tard.
Préſente à tout, elle étoit à l'écart.
» Vous voyez bien (dit-elle à ſa filleule)
» Que vous étiez une franche *Béguеule*.
» Ma chere enfant, *rien n'eſt plus périlleux*,
» *Que de quitter le bien pour être mieux* ".
La leçon faite, on reconduit ma Belle
Dans ſon logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, parce qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corrigea.
Sans avoir lu les beaux *moyens de plaire*
Du ſieur Moncrif, & ſans livre, elle plut.
Que falloit-il à ſon cœur? *Qu'il voulût.*
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive & prudente; & prit même en ſecret,
Pour Charbonnier, un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme accomplie.

FIN.

ACTEURS.

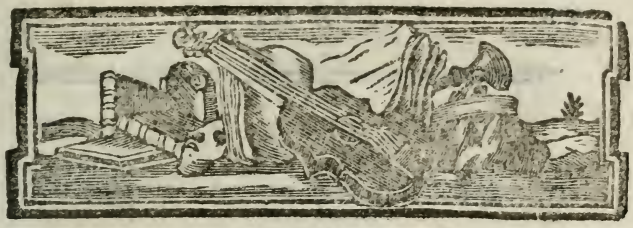
ARSENE,	Madame Trial.
ALCINDOR, *Chevalier François, Amant d'Arsène.*	M. Michu.
LA FÉE ALINE,	Mde. Moulinghen.
ARTUR, *Écuyer d'Alcindor.*	M. Narbonne.
EUGÉNIE,	Mlle. Desglands.
MYRIS,	Mlle. Lefebvre.
LE CHARBONNIER,	M. Nainville.

DAMES ET CHEVALIERS.

NYMPHES DE LA SUITE D'EUGÉNIE.

QUATRE GARÇONS CHARBONNIERS.

La Scène est à Paris, pendant les deux premiers actes; & l'action se passe sous le regne de Henri II & de Catherine de Médicis.



LA BELLE ARSENE,

COMÉDIE FÉERIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théatre repréſente un Sallon richement décoré.)

SCENE PREMIERE.

ALCINDOR.

ARIETTE.

AH! quel tourment
Pour un amant tendre & fidele,
D'aimer une Beauté cruelle,
Et ſans l'eſpoir d'être heureux en l'aimant!
J'ai vu de près la mort, & d'une ame intrépide
J'aurois bravé les enfers & les cieux;
Mais j'aime, j'aime, & devant deux beaux yeux
Je ſuis tremblant, je ſuis timide.
Ce ſont mes Rois, ce ſont mes Dieux;
Et de mon ſort leur puiſſance décide.
Mais quel tourment, &c.

SCENE II.

ALCINDOR, ARTUR.

ARTUR.

C'Eſt, mon cher maître ! on vous croyoit perdu.
A tous nos vœux vous voilà donc rendu.
Votre départ étoit un grand myſtere,
Même, pour moi ; j'en ai le cœur ſerré.

ALCINDOR.

Lorſqu'un ſecret doit reſter ignoré,
Il faut avoir grand ſoin de te le taire.

ARTUR.

Mais vous ſaviez qu'on donnoit un tournois ;
Vous euſſiez fait briller votre vaillance.
N'avez-vous plus l'ardeur qui, tant de fois,
Vous fit nommer un des Preux de la France ?

ALCINDOR, *ſouriant.*

Et, ſelon toi, j'ai fait une imprudence?

ARTUR.

Aſſurément : on vous a prévenu.
Un Chevalier étranger, inconnu,
Viſiere baſſe, a paru dans l'arene ;
Et ſon cartel noblement préſenté,
Annonce à tous que nulle autre beauté
N'eſt comparable à la beauté d'Arſene.

ALCINDOR.

Il a bien fait, & j'en ſuis enchanté.

ARTUR.

ARIETTE.

Au bruit des tambours, des tymbales,
Des trompettes & des cymbales,
Ce preux & galant Chevalier
Se fait ouvrir fiérement la barriere :
Le nom d'Arſene étoit ſur ſa banniere,
Sur ſon écu, ſur ſon cimier,
Avec aſſurance,
Il s'avance ;

Il pique un superbe courlier,
Qui comme un trait part & s'élance.
Rien ne fait réliſtance
A ce brave guerrier.
Autant de fois qu'il fournit ſa carriere,
Autant de Chevaliers roulent ſur la pouſſiere.
Fanfare, à l'inſtant mille cris
Célebrent ſa valeur & la beauté d'Arſene :
On le mene en triomphe à notre auguſte Reine ; [*]
De ſes mains il reçoit le prix.

ALCINDOR.

Et penſes-tu qu'Arſene ſoit flattée ?...

ARTUR.

Je n'en crois rien ; car tout lui ſemble dû.
Sur ſon orgueil elle eſt ſi haut montée,
Que ce qu'on fait pour lui plaire, eſt perdu.

ALCINDOR.

Soupçonne-t-on quel eſt cet inconnu ?

ARTUR.

Juſqu'à préſent tout le monde l'ignore.
C'eſt quelque fou, qui ſans doute l'adore ;
Mais je ne ſais s'il ſera bien venu.

ALCINDOR.

Je le connois, & j'ai ſa confiance :
Il aime Arſene avec....

ARTUR, *l'interrompant.*

Extravagance.
Car ce n'eſt pas marquer un eſprit ſain,
Que de ſervir une belle orgueilleuſe,
Qui, ſans ſujet, ſourit avec dedain,
Et dont l'humeur fiere & capricieuſe.....

ALCINDOR.

Qu'oſes-tu dire ?

ARTUR.

Eh ! mais la vérité.
Je conviendrai qu'Arſene eſt la plus belle.

ALCINDOR, *avec chaleur.*

Ah ! quand on eſt auſſi parfaite qu'elle,
On peut avoir cette noble fierté,
Qui, d'un grand cœur marque la dignité,
Qui nous impoſe, & qui force notre ame
A ce reſpect qu'on doit à la beauté.

(*) Catherine de Médicis préſidoit aux Tournois.

ARTUR.

Votre respect nourrit sa vanité ;
Et tant d'égards nuisent à votre flamme.
Redevenez galant comme autrefois,
Et reprenez ce brillant caractere,
Ce ton léger, toujours certain de plaire,
Et qui rangeoit tous les cœurs sous vos loix.

ALCINDOR, *d'un ton imposant.*

Tais-toi.

ARTUR.

Seigneur.....

ALCINDOR, *lui donnant un bracelet de diamans.*

Je te remets ce gage.
Tu vas conduire ici nos Chevaliers :
La belle Arsene en recevra l'hommage.
On doit toujours présenter les lauriers
A qui nous fait inspirer le courage.

ARTUR.

Je m'en doutois ; c'est vous, c'est vous, Seigneur,
Qui du tournois avez eu tout l'honneur ?

ALCINDOR.

Garde-toi bien de me faire connoître.

ARTUR.

De mon transport pourrai-je être le maître ?

ALCINDOR.

Observe-toi. Crains si tu me trahis....

ARTUR.

Ah ! si j'osois !....

ALCINDOR.

Tu m'entends, obéis.

SCENE III.

ALCINDOR, *seul.*

SI mon secret étoit connu d'Arsene,
Je paroîtrois en exiger le prix ;
Et si son cœur n'approuve pas ma chaîne,
Je gémirai, sans être moins épris.

SCENE IV.

ALINE, ALCINDOR.

ALINE.

Comptez ſur moi; reconnoiſſez Aline.

ALCINDOR.

Puiſſante Fée, un amour malheureux....

ALINE.

Eclairciſſez l'humeur qui vous domine,
Brave Alcindor; je protege vos feux.

ALCINDOR.

Puis-je eſpérer un ſecours généreux?

ALINE.

Il eſt un jour, un ſeul jour dans l'année,
Où, par les loix de notre deſtinée,
Notre pouvoir demeure ſuſpendu.
Sans vous, ma vie eût été terminée:
Je m'en ſouviens.

ALCINDOR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

ALINE.

Et moi, je veux adoucir votre peine.
Non, non, jamais un bienfait n'eſt perdu.

ALCINDOR.

Changez, changez pour moi le cœur d'Arſene.

ALINE.

Tout mon pouvoir ne peut rien ſur un cœur;
Mais, par degrés, il faut que je l'amene
Juſques au point de ſentir ſon erreur.
Je ne veux pas contraindre ma filleule;
Je l'aime trop.

ALCINDOR, *vivement.*

Ne cherchez que ſon bien,
Et tout entier ſacrifiez le mien;
Ma vie encor.

ALINE.

Mon Arsene est bégueule;
C'est un travers qui vient de vanité.
Pour la changer l'Amour est le seul maître.
Indifférente, une jeune Beauté
N'est pas parfaite, &. croit cependant l'être:
L'encens lui semble un tribut mérité;
Mais quand l'amour vient à se faire entendre,
Lorsqu'un amant a l'art de l'émouvoir,
La défiance alors vient la surprendre,
De ses défauts la fait appercevoir.
La modestie annonce une ame tendre;
Avec ardeur elle tâche d'avoir
Ce qu'elle croit qui lui manque pour plaire;
Et dès qu'on veut refondre un caractere,
C'est à l'amour qu'appartient ce pouvoir.

ALCINDOR.

De ce portrait Arsene est le contraire.

ALINE.

ARIETTE.

Il ne faut pas vous allarmer:
Un temps vient qu'on est moins sévere,
Lorsque l'on cherche à tout charmer,
On est bien près de s'enflâmer;
Et toujours le desir de plaire
Annonce le besoin d'aimer.
C'est en vain que la plus rebelle
Contre l'Amour voudroit s'armer:
Penchant d'amour naît avec elle;
Penchant qu'on ne peut réprimer,
Par ses efforts elle décele
Le feu qu'elle croit renfermer;
Il ne faut qu'une étincelle,
Pour l'enflammer;
Et l'Amour, d'un seul coup d'aîle,
Sait l'animer.
Il ne faut pas, &c.
Veut-on de sa maîtresse
Soumettre la fierté:
Il faut avec adresse
Piquer sa vanité.

ALCINDOR.

Je dois plutôt vaincre sa résistance,
Par mes soupirs, mon respect, ma constance.

ALINE.

ALINE.

Hon! le reſpect eſt bon, mais modéré.
Je vois de loin, en qualité de Fée,
Un ſiecle heureux, où l'eſprit éclairé
Erigera nos faveurs en trophée;
Et la Beauté, plus facile en ſon choix,
N'attendra pas le hazard d'un Tournois.

ALCINDOR.

Il faut au moins mériter une Belle.

ALINE.

Croyez-vous donc cette loi bien formelle?

ALCINDOR.

Oui.

ALINE.

C'eſt ſelon.

ALCINDOR.

Comment?

ALINE.

Il ſe pourroit
Qu'une Beauté trop long-temps attendroit:
On perd ainſi le beau temps de la vie.
Mon cher enfant, je vous le dis bien bas,
La patience eſt une duperie.

ALCINDOR.

Tout Chevalier hardi dans les combats,
Devient timide, & tremble auprès des Dames.

ALINE.

Cet abus-là ne ſubſiſtera pas.
Quand on eſt Fée, on connoît bien les femmes.
Arſene ici va ſe rendre bientôt:
Le trop d'égard eſt ſouvent un défaut,
Promettez-moi de vous laiſſer conduire,
Où je ſerai la premiere à vous nuire.
Oui, Jurez-moi de ſuivre exactement
Tous mes conſeils.

ALCINDOR.

Je vous en fais ſerment.

ALINE.

Pour triompher de ce cœur ſi ſévere,
Après avoir employé la fadeur,
Qui, ſelon moi, ne réuſſira guère,
Uſez alors d'un moyen tout contraire.

De cet effort dépend votre bonheur.

ALCINDOR.

Que je m'expoſe à toute ſa colere!

ALINE.

Sans vous troubler, bravez ſon fier accueil;
Et leſtement rabaiſſez ſon orgueil,
En la traitant d'une façon légere.
Sachez de moi, Chevalier ſi fameux,
Que quelquefois, poliment téméraire,
Un Amant doit être un peu hazardeux.
L'art de l'amour tient de l'art de la guerre.

SCENE V.

ALCINDOR, *ſeul.*

MOi feindre! moi! j'uſerois de détour,
Lorſque mon cœur eſt plus pur que le jour!
Quoi! je pourrois offenſer ce que j'aime!
Je l'apperçois... Ah! mon trouble eſt extréme!

SCENE VI.

ALCINDOR, *dans un coin du Théatre.* ARSENE, *entrant par la porte du fond, ſuivie de ſes Pages & de ſes femmes.*

ARSENE, *à ſes Pages, d'un ton de dignité.*

DElivrez-moi de ces petits Seigneurs,
Froids courtiſans, fades complimenteurs.
Dites à tous que je ne vois perſonne.
[*A part.*] [*La ſuite d'Arſene ſe retire.*]
Pour quinze jours, j'en aurois des vapeurs.
Mais Alcindor ne vient pas... Il m'étonne.

SCENE VII.

ALCINDOR, ARSENE.

ARSENE, *appercevant Alcindor.*

AH! ah! Monſieur, vous voilà de retour!...

ALCINDOR.

Du même trait ayant l'ame percée....
Vous ſeule étant l'objet de ma penſée....

ARSENE.

Ah, quel ennui! parler encor d'amour!
De vingt amans je me vois obſédée.
Tout entrepris, l'un m'aborde en tremblant;
Son pauvre eſprit, ſans avoir une idée,
Reſte en chemin, & s'éteint en parlant,
Après m'avoir bêtement regardée.
Plus ſot encore, un autre leſtement
S'imagine être une bonne fortune,
Et ſe croit sûr de m'en procurer une,
En voulant trop bruſquer le ſentiment.
D'un ton pédant, un troiſieme s'exprime,
Et, beau parleur, il croit être ſublime,
Et me ſéduire, en diſant platement,
Que ſon amour eſt fondé ſur l'eſtime.
Que ne l'eſt-il ſur mon amuſement!
Enfin, de tous je me vois la victime,
Et leur ennui m'aſſiege à tout moment.
J'en découvre un encor pour mon tourment.

ALCINDOR.

Aucuns portraits ne ſont égaux aux vôtres;
C'eſt m'ordonner de vous fuir.

ARSENE.

Franchement,
Vous me plaiſez un peu plus que les autres:
J'ai le bonheur de vous voir rarement.

ALCINDOR.

Je ſuis touché de ce doux compliment.
(*A part.*)
Voilà le prix de l'amour le plus tendre!

(*A Arsene.*)
Selon Madame, un mortel eſt trop vain,
Quand il aſpire au don de votre main?

ARSENE.

Eh de quel droit oſe-t-il y prétendre!

ARIETTE.

Non, non; j'ai trop de fierté
Pour me ſoumettre à l'eſclavage:
Dans les liens du mariage
Mon cœur ne peut être arrêté.
Non, non; j'ai trop de fierté
Pour me ſoumettre à l'eſclavage.
A des égards l'hymen engage;
Je chéris ma liberté;
Je prétend en faire uſage;
Ma regle eſt ma volonté.
On perd ſon autorité,
Dès l'inſtant qu'on la partage
Non, non, &c.

ALCINDOR.

Je vois qu'il faut renoncer à vous plaire.

ARSENE.

Pour réuſſir qu'avez-vous oſé faire?
N'avez-vous pas abandonné ces lieux,
Lorſqu'au Tournois vous auriez dû paroître?

ALCINDOR.

Par vos mépris, vous m'avez fait connoître
Que mon aſpect vous étoit odieux.

ARSENE.

Odieux! non; mais, quoiqu'il en puiſſe être,
Pourquoi venir encor vous préſenter?

ALCINDOR.

Je viens ici pour vous féliciter....

ARSENE.

De quoi, Monſieur?

ALCINDOR.

On dit que de la joûte
Un inconnu vient d'obtenir le prix.
Il vous le doit: vous l'inſpiriez, ſans doute.
De ſes ſuccès je ne ſuis pas ſurpris.
A-t-il trouvé le moyen de vous plaire?

ARSENE, *à part.*

Il eſt jaloux, & je veux le piquer.

(*Haut.*)
Eh bien! Seigneur, puiſqu'il faut m'expliquer,
Il me plaît fort.

ALCINDOR, *à part & avec joie.*
Dieux! pourroit-il ſe faire?
(*On entend un prélude de marche.*)

ARSENE.
Quel bruit entends-je, & qu'eſt-ce que je vois?

ALCINDOR.
En devez-vous concevoir des allarmes?
C'eſt, à coup sûr, l'inconnu du Tournois,
Qui vient ici rendre hommage à vos charmes.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, ARTUR, CHEVALIERS & DAMES. *On apporte des faiſceaux de lances briſées; des écus & des caſques rompus, témoignages de la victoire remportée par l'Inconnu du Tournois.*

ARTUR, *avec le Chœur.*

DE la part du vainqueur, nous venons en ces lieux
Dépoſer à vos pieds le prix de ſon courage.
Sans oſer paroître à vos yeux,
Son reſpect, ſon amour, vous préſentent ce gage.
S'il a votre ſuffrage,
Son ſort eſt glorieux.

ARTUR, *préſentant à Arſene un bracelet de diamans.*
Je parle au nom d'un Chevalier fidele:
Ce prix flatteur, que par vous il obtient,
Eſt un tribut qu'il offre à la plus belle.
D'un noble feu vous enflammiez ſon zele;
Et plus qu'à lui, ce don vous appartient.

ARSENE.
Je lui rends grace; il a tout l'avantage.
Ce noble prix n'eſt dû qu'à ſa valeur.
Si j'acceptois un ſi brillant hommage,
On ſe croiroit quelques droits ſur mon cœur,

Que ce préſent ſoit remis à ſon maître,
Et dites-lui qu'il ſoit bien convaincu
Que mon deſir n'eſt pas de le connoître.
Ce Chevalier, s'il eût été vaincu,
M'expoſoit donc à partager ſa honte?
Il eſt vainqueur; mais s'il a prétendu
Un autre prix, c'eſt en vain qu'il y compte.

ARTUR.

Oh! pour le coup, me voilà confondu!
(*A Alcindor voulant lui rendre le bracelet*).
Eh bien! Seigneur, préſentez donc vous-même...

ALCINDOR, *le repouſſant.*

Tu m'as trahi!

ARSENE.

Ma ſurpriſe eſt extrême!
Comment! c'eſt vous, Seigneur?

ALCINDOR, *à part.*

Je ſuis perdu;
[*Haut*].
J'aurois voulu vous en faire un myſtere;
Mais.... malgré moi, le ſecret éclaté....
Ce que j'ai fait, un autre eût pû le faire;
Je ne dois pas en tirer vanité.

ARIETTE.

La Beauté fait toujours voler à la victoire;
Juſques aux Cieux ſon triomphe eſt porté
Et ſans l'eſpoir de plaire à la Beauté,
On ne connoîtroit pas tout le prix de la gloire.
(*Le chœur répete les mêmes paroles.*)

ALCINDOR.

Sexe charmant, Sexe enchanteur!
Vous inſpirez la fierté du courage:
Les talens & les arts, tout devient votre ouvrage,
Vous diſpoſez de notre cœur.
C'eſt vous qui, d'un ſouffle de flâme,
C'eſt vous qui nous créez une ame.
A la Nature on doit le jour;
C'eſt à vous que l'on doit l'Amour.
(*Avec le chœur*).
La Beauté fait toujours voler à la victoire, &c.

ARSENE, *à part.*

Je vois qu'il veut me forcer à l'aimer.
(*Haut.*)
Je ſuis ſenſible, autant que je puis l'être,

Aux ſentimens que vous faites paroître.
Plus que jamais je ſais vous eſtimer ;
Mais ayez ſoin de ſupprimer vos fêtes.
On me croiroit au rang de vos conquêtes ;
Vous même auſſi, vous pourriez préſumer....
Retenez bien ce que je vais vous dire :
Jamais l'Amour n'aura ſur moi d'empire ;
Et, pour ne pas connoître ſon pouvoir,
Je ne dois plus m'expoſer à vous voir. (*Elle ſort.*)

SCENE IX.

ALCINDOR.

QUel ſort fatal, quel charme inſurmontable
Me fait aimer cet eſprit intraitable!
Si j'en croyois... modérons ce tranſport ;
Suivons ſes pas, & décidons mon ſort.
[*Alcindor ſuit Arſene. Les Chevaliers & les Dames ſe retirent par un côté oppoſé*].

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre repréſente le méme Sallon.

SCENE PREMIERE.

ALCINDOR.

ARIETTE.

LE déſeſpoir m'entraîne,
Il déchire mon cœur.
Amour, dont la rigueur
Appeſantit ma chaîne,
Es-tu Dieu du bonheur?
Non, non; tu n'es qu'un Dieu de rage & de fureur.
Malheureux Alcindor,
Ton eſpérance eſt vaine;
Que puis-je faire encor,
Pour ſoulager ta peine.
J'adore une inhumaine;
Je n'attends que la mort,
Pour terminer mon ſort;
Je n'attends que la mort.
Le déſeſpoir m'entraîne, &c.

SCENE II.

ARSENE, ALCINDOR.

ARSENE.

EH quoi! Monſieur, vous n'étes pas parti?

ALCINDOR, *à part.*

Oui, je ſuivrai la volonté d'Aline.

Cruel effort! mais je m'y détermine.

ARSENE.

Que dites-vous?

ALCINDOR, *avec une froideur affectée.*

Que j'ai pris mon parti.
J'ai réfléchi sur votre caractere :
Assurément vous avez l'art de plaire.

ARSENE.

Ah! vous allez de nouveau m'excéder!

ALCINDOR.

C'est mon dessein.

ARSENE.

Comment?

ALCINDOR.

Eh! oui, sans doute,
(*A part*).
Je vous afflige. Ah! combien il m'en coûte!
(*Haut*). (*)
Tout ce que j'ose à présent demander....!
Ce que j'attends de votre bienfaisance.....
C'est d'augmenter, s'il se peut, ma souffrance.....
De redoubler vos mépris, vos froideurs.....
Oui, j'ai besoin de toutes vos rigueurs,
Pour me guérir de mon extravagance.

ARSENE.

Vous me tenez un langage nouveau;
Mais, Chevalier, vous êtes en démence?

ALCINDOR.

Oui, je vous aime encor.

ARSENE.

Quelle apparence!

ALCINDOR.

J'aurois, sans doute, aimé jusqu'au tombeau,
Si j'avois eu du moins quelqu'espérance :
Heureusement j'ai reçu mon congé,
Et de vos fers avant peu dégagé...

ARSENE.

Vous n'aurez pas, je crois, beaucoup de peine.

ALCINDOR, *vivement.*

Non; grace enfin à votre humeur hautaine,

(*) Dans toute la suite de cette Scene, le dépit & l'amour percent à travers la contrainte d'Alcindor.

D'un fol amour je ſerai corrigé.

ARSENE.

Vous me manquez de reſpect.

ALCINDOR.

Ah! Madame!
J'aurai toujours dans le fond de mon ame
Tout le reſpect, les égards mérités.....
J'aurai pour vous l'eſtime la plus grande...;
Mais, plus d'amour; vous me le permettez...

ARSENE, *fiérement.*

Je le permets, & de plus, le commande :
Sur ce point-là mon cœur s'eſt expliqué.
(*Négligemment*).
Si je voulois, malgré votre air piqué,
Et cet éclat qu'indécemment vous faites,
D'un ſeul regard, avec un mot plus doux,
Je vous ferois tomber à mes genoux;
Mais, c'eſt un art que je laiſſe aux Coquettes.

ALCINDOR.

Mais on pourroit ſoupçonner que vous l'êtes.

ARSENE, *avec ſurpriſe.*

Qui? moi?

ALCINDOR.

Vous-même; & dans le fond du cœur
Vous n'avez pas cet excès de froideur.....
Non : la nature uniforme & conſtante
Ne produit point de femme indifférente;
Elle n'eſt point ſujette à cette erreur.
De mille Amans vous êtes entourée;
En paroiſſant inſenſible à leurs vœux,
Vous jouiſſez de vous voir adorée,
De leur encens vous êtes enivrée;
Et vous voulez, en reſſerrant leurs nœuds,
Par vanité faire des malheureux.

ARSENE, *avec émotion.*

M'avez-vous vue encourager leurs flâmes,
Les honorer d'un favorable accueil?

ALCINDOR, *dédaigneuſement.*

Si vous aimez à tourmenter leurs ames,
C'eſt que l'amour cede encore à l'orgueil.
Sans vous fâcher, ſi j'oſois vous prédire....

ARSENE, *avec une colere concentrée.*

Soit. J'aime à voir juſqu'où va le délire.

ALCINDOR.

Vous n'aimez pas. Vous aimerez un jour.
C'eſt une loi, rien n'échappe à l'amour.
Un jeune cœur qui ne ſent point ſa flâme,
Eſt une fleur qu'on prive du ſoleil.
L'indifférence eſt le ſommeil de l'ame;
C'eſt de l'amour que dépend le réveil.

ARSENE, *ſe retenant à peine.*

Vous penſez juſte, & j'avoue, à ma honte,
Que ce cœur fier eſt capable d'aimer.
J'ai toujours craint cet amour qui nous dompte.
J'appréhendois de vous trop eſtimer.
J'aurois fini par vous aimer peut-être;
Mais, contre vous, vous venez de m'armer.
Pour mon bonheur, je gagne à vous connoître;
Et, ſi je dois un jour donner ma foi,
J'attends un cœur qui ſoit digne de moi.

ALCINDOR.

Fort bien. Je ſens que le mien ſe ſoulage.
(*A part.*)
Je ſens plutôt le remords dévorant....
Aline... Aline a reçu mon ſerment....
[*A Arſène, tranquillement.*]
La beauté ſeule eſt un frêle avantage;
Tout ſon éclat s'efface promptement.
(*Avec ſentiment.*)
L'aménité, la douceur, l'enjouement,
Ont le pouvoir de fixer à tout âge;
Et l'amitié, ce tendre ſentiment,
Cet intérêt qu'on inſpire & partage,
Peut donner même un charme à la laideur.
(*Vivement.*)
Ah! la beauté réelle eſt dans le cœur;
Et ſi jamais un autre objet m'engage,
Je veux qu'il ſoit digne de mon hommage.
(*Ces derniers mots doivent ſe dire à demi-voix & avec ménagement.*)

ARSENE, *éclatant.*

Ah! c'en eſt trop. Otez-vous de mes yeux...

Et pour jamais... Après un tel outrage....

ALCINDOR, *avec une chaleur qui témoigne toute sa passion.*

Oui, sans regret, j'abandonne ces lieux;
Et mon repos... cruelle!... est votre ouvrage.

ARSENE.

Sortez... sortez.

ALCINDOR.

Oui, je sors. (*A part.*) Ah! grands Dieux!

(*Alcindor, en sortant, rencontre Aline, qui le console & l'encourage par un jeu muet, pendant le monologue d'Arsène.*)

SCENE III.

ARSENE, *émue.*

ENfin, il part.... Dois-je en être affligée?
Se pourroit-il?... Que son ame est changée!
J'ai remarqué des mouvemens confus,
Dépit, contrainte & vœux irrésolus.
S'il m'aime encor, je vais être vengée;
Pour le punir de m'avoir outragée....
Pour le punir, il ne me verra plus.

SCENE IV.

ARSENE, ALINE.

ALINE.

MA chere enfant, ton intérêt m'amene;
Je te chéris.....

ARSENE. (*)

Ah! ma chere marreine,

(*) Dans le cours de cette Scene, Arsene a toujours le cœur oppressé, & s'efforce en vain de cacher son émotion.

Je vous revois.

ALINE.

On vante ta beauté ;
Mais on se plaint de ta sévérité.
J'entends par-tout s'écrier : qu'elle est belle!
En même temps on dit : qu'elle est cruelle!
Si la sagesse est un premier devoir,
Ma belle enfant, toutes tant que nous sommes,
Nous avons tort d'éloigner trop les hommes.
Sans eux, Arsene, aurions-nous du pouvoir?
Les hommes seuls nous élevent des temples:
Et pourquoi donc les mettre au désespoir?
Je ne t'ai pas donné de tels exemples.

ARSENE.

A parler vrai, cette foule d'amans
Fait un obstacle au bonheur de ma vie.

ALINE.

Tu me surprens; cela tient compagnie,
Et fait par fois passer des doux momens.

ARSENE.

Non pas à moi.

ALINE.

Mais, véritablement,
Tu parois triste;

ARSENE.

Il est vrai, je m'ennuie.

ALINE.

Par-tout l'amour est un amusement.
Que te sert-il d'être jeune & jolie?
» Lasse de plaire, & ne pouvant aimer,
» Ton cœur glacé se laisse consumer.
» Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.

ARSENE, *avec dépit.*

Les hommes sont des monstres à mes yeux.
Un Alcindor . . . Ah! qu'il m'est odieux!

ALINE.

Qu'a-t-il donc fait pour être si coupable?

ARSENE.

Desirez-vous faire en effet mon bien?

ALINE.

Je le desire, & te le jure.

ARSENE.

Eh! bien . . . . .

ALINE.

Ouvre ton cœur, eſpere tout d'Aline.

ARSENE.

Enlevez-moi de ce triſte ſéjour.
Je veux aller à la Sphere divine;
Faites-moi voir votre ſuperbe Cour.
Aſyle heureux des Graces réunies,
Où les deſirs ſont toujours ſatisfaits,
Où la beauté plus brillante en attraits;
Voit à ſes pieds les Sylphes, les Génies,
Toujours domine, & ne paſſe jamais.

ALINE, *à part.*

Nous y voilà.

ARSENE.

C'eſt ma ſeule eſpérance.

ALINE, *à part.*

Elle voudroit partager ma puiſſance.
C'eſt ſon orgueil de dominer ſur tout.

ARSENE.

Je ne veux point qu'un amant me captive.
Je reſte libre, & primer eſt mon goût.
Permettez-moi....

ALINE.

(*A part.*) C'eſt me pouſſer à bout.
(*Haut.*)
Tu le veux donc; ſi malheur t'en arrive,
Je te dirai: c'eſt toi qui l'as voulu.
Songez-y bien.

ARSENE.

C'eſt un point réſolu.

ALINE.

De mes Etats deviens donc Souveraine;
Mais réfléchis, ſonge en faiſant ce choix,
Que je te ſerts pour la derniere fois.
Tu ne ſais pas où ce deſir te mene.
Prépare-toi, va faire tes adieux;
Dans un inſtant je reviens en ces lieux.

SCENE V.

ARSENE, *seule.*

ARIETTE.

EST-il un sort plus glorieux ?
Sous mes pieds je verrai la terre,
Je marcherai sur le tonnerre,
Et je regnerai dans les Cieux.

Je triomphe, je suis Reine,
Je m'éleve au-delà des airs ;
Je commande en Souveraine,
Et je plane sur l'univers.

Est-il un sort plus glorieux ?
Sous mes pieds je verrai la terre,
Je marcherai sur le tonnerre,
Et je regnerai dans les Cieux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre repréſente des jardins enchantés. On remarque ſur le côté, à gauche des Acteurs, un antre fermé par des portes de fer.

SCENE PREMIERE.

ARSENE, *ſeule.*

ARIETTE.

L'Art ſurpaſſe ici la Nature.
Brillant Palais, ſéjour digne des Dieux,
Gazons naiſſans, jardins délicieux,
Où Flore étale ſa parure;
Boccages frais, ornemens de ces lieux,
Ruiſſeaux qui careſſez avec un doux murmure
Le tendre émail de la verdure,
Sans affecter mon cœur, vous enchantez mes yeux.
Je ne vous vois qu'avec indifférence;
J'éprouve une triſte langueur.
Je cherche l'ombre & le ſilence,
Et le néant eſt dans mon cœur.

Ici j'exerce mon empire:
Tout m'obéit, & je ſoupire?
Ai-je encore à former des vœux?
J'attendois un ſort plus heureux.

L'Art ſurpaſſe ici la Nature, &c.

(*A la fin de cette Ariette, Eugénie entre & obſerve Arſene.*)

SCENE

SCENE II.

ARSENE, EUGENIE.

ARSENE.

QUe mon départ doit affliger ſon ame!
Ah! qu'Alcindor eſt bien puni!

EUGENIE.

Madame...

ARSENE.

Je l'abandonne à ſes triſtes regrets.

EUGENIE.

Vous ſoupirez.

ARSENE.

Qu'à préſent je le hais!

EUGENIE.

Madame cherche ici la ſolitude,
Et ſe dérobe à notre empreſſement.

ARSENE.

Oui, laiſſez-moi reſpirer un moment.

EUGENIE.

Vous m'allarmez par votre inquiétude;
Vous voyez tout d'un œil indifférent.

ARSENE.

Eh non. J'ai vu ces immenſes portiques;
Ces eaux, ces parques, ces jardins magnifiques;
Les raretés de ce brillant château,
Et j'ai trouvé tout paſſablement beau;
Mais voir enfin toujours la même choſe,
Toujours, toujours.

EUGENIE.

Que Madame propoſe;
Et nous pourrons varier ſes plaiſirs.

ARSENE, *négligemment.*

Oui, variez.

EUGENIE.

Quels ſeroient vos deſirs?

ARSENE.

Je n'en ſais rien.

EUGENIE.

En quoi peut-on vous plaire?

ARSENE, *à part.*

A-t-on jamais été ſi téméraire?

EUGENIE.

Inceſſamment notre zele, nos ſoins....
Et notre ardeur, Madame....

ARSENE, *avec humeur.*

Ayez-en moins.

EUGENIE.

Notre reſpect....

ARSENE, *d'un ton d'impatience.*

Votre reſpect m'ennuie.

EUGENIE.

Que voulez-vous?

ARSENE, *avec hauteur.*

Je veux être obéie.

EUGENIE.

Commandez-nous, dans l'inſtant on vous ſert.

ARSENE, *à part.*

N'y penſons plus, écartons ſon image,
C'eſt ſur lui ſeul que retombe l'outrage.
(*Haut.*)
Je veux un Bal.... Non, je veux un Concert.

SCENE III.

ARSENE, EUGENIE, *Nymphes qui viennent exécuter un Concert de voix & d'inſtrumens.*

CHŒUR DE NYMPHES.

Exaltons,
Et chantons
Notre auguſte Souveraine.
Ses attraits enchanteurs
Sont une chaîne pour les cœurs.

Exprimons par nos accords
L'ardeur que l'on ſent pour elle ;
Exprimons par nos accords
Notre zele
Et nos tranſports.
Exaltons, &c.

Tout lui cede la victoire.
Nos cœurs ſont ſes ſujets :
La ſervir eſt notre gloire ;
Méritons ſes bienfaits.
De ce jour, à jamais,
Qu'on chériſſe la mémoire.
Exaltons, &c.

ARSENE, *en interrompant le Concert.*
C'en eſt aſſez : éloignez-vous, Meſdames.

SCENE IV.

ARSENE, EUGENIE.

ARSENE.

» QUoi! pour chanter vous n'avez que des femmes?
» Point d'homme ici? Quelle affreuſe langueur!
» Je trouve bon que l'on me traite en Reine,
» Mais ſans Sujets à quoi ſert la grandeur?
» Si la beauté peut rendre Souveraine,
» Les hommes ſeuls connoiſſent ſon pouvoir.
» Ils ſont tous nés pour ramper ſous ſa chaîne,
» C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir;
» On les dédaigne & l'on deſire en voir «.

EUGENIE.
De cette Cour leur eſpece eſt bannie.

ARSENE.
Mais n'eſt-il point de Sylphe, de Génie?
Que de ma part....

EUGENIE.
Cet ordre ne peut rien.
Ces Etres purs, trop contens dans leur ſphere,
Ont en mépris les beautés de la terre.

ARSENE.

Tant pis pour eux. Je crois qu'on les vaut bien ;
Autant vaudroit regner sur des Statues.
J'en remarque une au milieu du jardin ;
Elle paroît fouler avec dédain
Des cœurs, un arc & des fléches rompues.
Son air eſt fier.

EUGENIE.

Elle va s'exprimer,
Et d'un regard vous pouvez l'animer.

ARSENE, *à la Statue.*

Voyez le jour, vivez, s'il eſt poſſible.

EUGENIE.

Vous commandez, & le marbre eſt ſenſible.

[*La Statue ſe transforme en une jeune fille d'environ quinze ans, & s'anime par degrés.*]

SCENE V.

ARSENE, EUGENIE, MYRIS.

MYRIS.

RECITATIF.

QUel éclat a frappé mes yeux!..
Eſt-ce moi? J'agis & je penſe..;
Je revois la clarté des Cieux.
Par quelle divine puiſſance
Ai-je repris ma premiere exiſtence?

ARIETTE.

Je ſens ſous ma main
Palpiter mon ſein.
Je renais, je retrouve une ame :
Je ſens mon cœur, il s'élance, il s'enflâme
C'eſt pour aimer que je reviens au jour.
Mon cœur s'agite, il s'élance, il s'enflâme
Je retrouve une ame & l'Amour,
L'Amour, l'Amour!

O Dieux ! eſt-il poſſible
Que ce cœur inflexible
Devienne ſenſible,
Et ſoupire après lui ?
Oui, oui.
Je ſens ſous ma main
Palpiter mon ſein, &c.

ARSENE.

L'Amour !

EUGENIE.

Quel mot eſt ſorti de ſa bouche !

ARSENE.

A peine encore eſt-elle en ſon printemps.

MYRIS.

Je parois jeune, & j'ai plus de cent ans.

ARSENE.

Cent ans !

MYRIS.

Jadis mon cœur étoit farouche,
Et j'ai perdu de précieux inſtans.
Je me ſouviens que dans mon jeune temps.
Certaine Fée, à qui je fus trop chere,
Me fit un don ; c'étoit le don de plaire.
Graces, talens, beauté, l'art de charmer,
Ce fut mon lot ; mais il falloit aimer.

ARSENE.

Et votre cœur fut ſenſible ?

MYRIS.

Au contraire :
N'aimant que moi, déteſtant les amans,
Je me plaiſois à faire leurs tourmens.
Pour m'en punir, je fus changée en pierre.

ARSENE.

Vous me jettez dans un étonnement . . . .

MYRIS.

On mit un terme à mon enchantement.
Il étoit dit qu'une beauté plus fiere
Rendroit un jour mes yeux à la lumiere ;
Et je vous dois ce bienheureux moment.
Vous me voyez ſous ma forme premiere,
Je me retrouve à l'âge de quinze ans,
Je recommence aujourd'hui ma carriere,

Et je promets d'employer bien mon temps :
Adieu, Madame, adieu ; je vous rends grace.
Un doux eſpoir vient renaître en mon cœur ;
Je cours, je vole où m'attend le bonheur,
[*Lui montrant le piédeſtal qu'elle a quitté.*]
Et vous pouvez figurer à ma place. [*Elle ſort.*]

EUGENIE, *à Arſene.*

Vous paroiſſez troublée ?

ARSENE, *à part.*

Un juſte effroi....

EUGENIE.

Daignez, Madame....

ARSENE, *impatientée.*

Encore. Ah ! laiſſez-moi.

SCENE VI.

ARSENE, *ſeule.*

ARIETTE.

EH quoi ! l'amour eſt-il un bien ſuprême ?
Pour être heureux, il faut donc que l'on aime ?
Amour, Amour, ſubirai-je tes loix ?
Mais qui peut mériter mon choix ?

J'entends dans les bois, dans les plaines,
Les doux accens des oiſeaux amoureux ;
Ils chantent leurs plaiſirs, & je n'ai que des peines :
Ils ſont heureux, ils ſont heureux.
Eh quoi ! l'amour, &c.

SCENE VII.

ALINE, ARSENE.

ALINE.

ARſene, enfin te voilà ſatisfaite.

ARSENE, *triſtement.*

Oh ! oui, beaucoup.

ALINE.

Tout dans cette retraite
Reſpecte & ſuit tes ordres ſouverains.
[*Avec ironie.*]
Tu regnes.

ARSENE.

Oui. [*à part.*] Dévorons mes chagrins.

ALINE.

Mais, qu'as-tu donc? Tu ſoupires encore?

ARSENE.

C'eſt de pitié pour ce pauvre Alcindor.
Je dois le plaindre, il perd ce qu'il adore;
Il perd en moi ſon unique tréſor.
Par ſes diſcours, quoiqu'il m'ait offenſée,
Ce Chevalier occupe ma penſée.
Dans le dépit, on reconnoit l'amour.
Il contraignoit, par un effort extrême,
L'affreux tourment de m'aimer ſans retour;
Car il ne peut ſe flatter que je l'aime.
Je ne ſaurois que gémir ſur ſon ſort,
Et je ſerai la cauſe de ſa mort.

ALINE.

Raſſure-toi : je le rends à lui-même.
Il trouvera, par un pouvoir ſuprême,
L'oubli des maux que tu lui fais ſouffrir,
Et parviendra peut-être à te haïr.

ARSENE, *avec émotion.*

Lui, me haïr! Alcindor!

ALINE.

Que t'importe?

ARSENE.

Tous ſes ſermens.... Il pourroit les trahir?...
Non, non, jamais....

ALINE.

Son intérêt l'emporte.

ARSENE.

Je le connois.... il n'eſt aucun pouvoir....
N'eſpérez pas.....

ALINE.

Vois-tu cet antre noir?
Là, ſous le poids d'une triſte exiſtence,
Là s'engourdit la ſombre Indifférence.

Monſtre formé par les glaces du Nord,
De l'univers elle eût détruit l'accord.
Elle eût éteint cette flamme ſi pure
Qui donne l'ame à toute la nature.
Un Dieu vengeur, pour le bien des mortels,
La condamnant aux ennuis éternels,
La renferma dans cette grotte obſcure.
Quand un amant, victime de l'amour,
Peut s'introduire en ce fatal ſéjour,
Il trouve alors un remede à ſes peines;
Un froid ſubit circule dans ſes veines.
Son ardeur ceſſe, & dans ſon cœur glacé
Tout ſentiment d'amour eſt effacé.
Ton Chevalier, dont je plains la ſouffrance,
En va bientôt faire l'expérience.
Par mon pouvoir je l'attire en ces lieux.

ARSENE, *troublée.*

Ciel! vous allez m'expoſer à ſa vue?

ALINE.

Non. Je te rends inviſible à ſes yeux.
Elle touche Arſene de ſa baguette.
Il vient.

ARSENE.

Il vient. Que je me ſens émue!

SCÉNE IX.

ARSENE, ALINE, ALCINDOR.

ALCINDOR.

TRIO.

Doux eſpoir de la liberté,
Viens calmer mon cœur agité.
Non, je n'invoque point la haine,
Je ne veux que briſer ma chaîne.
Doux eſpoir, &c.

ARSENE.

Il réclame ſa liberté.
Ah! que mon cœur eſt agité!

ALINE.

Reprenez votre liberté.

ALCINDOR.

Quand j'offenſois ce que j'adore . . . ;

ARSENE.

Ce qu'il adore!

ALCINDOR.

Sous une apparente froideur,
Ma flamme augmentoit encore.

ARSENE.

Il m'aime encore!

ALCINDOR.

Le remords déchiroit mon cœur.
Si l'ingrate pouvoit m'entendre!
Non. Qu'elle ignore mes douleurs.

ARSENE.

Je tâche en vain de me défendre,
La pitié m'arrache des pleurs.

ALCINDOR.

Qu'Arſene ſoit heureuſe.

ARSENE.

Heureuſe!

ALCINDOR.

C'eſt mon premier deſir!

ARSENE.

C'eſt ſon premier deſir.

ALCINDOR.

Que ma douleur affreuſe . . . ;

ARSENE.

Affreuſe!

ALCINDOR.

Ne puiſſe l'attendrir.

ARSENE.

Ne puiſſe m'attendrir!

ALCINDOR.

Son ame généreuſe
Auroit trop à ſouffrir:
Qu'Arſene ſoit heureuſe . . . .

ARSENE.

Heureuſe!

ALCINDOR.

En perdant mon ſouvenir,

Qu'Arsene soit heureuse.

ARSENE.

Heureuse!
Eh! comment le devenir?

ALCINDOR.

Doux espoir de la liberté!
Viens calmer mon cœur agité.

ARSENE.

Il réclame sa liberté.
Ah! que son mœur est agité!

ALINE.

Reprenez votre liberté.

INVOCATION.

Déesse de l'Indifférence,
O toi dont la froideur éteint le sentiment,
Viens au secours d'un malheureux Amant.
Alcindor, par ma voix, implore ta puissance.
(*Les portes de la caverne s'ouvrent.*)
Elle m'entend. Ses antres sont ouverts.
Venez!...

ALCINDOR, *se retournant.*

Je cours m'affranchir de mes fers.

ARSENE.

Arrêtez.

ALCINDOR.

Quelle voix!

SCENE X.

ALINE, ARSENE, ALCINDOR, L'ORACLE, L'INDIFFERENCE : *ce Personnage ne paroît point, on n'entend qu'une voix.*

L'INDIFFERENCE.

ARrête, téméraire;
Tu profanerois mon séjour.
Le destin me défend d'éteindre ton amour;
Mais sur ton sort, il veut que je t'éclaire.

Ecoute-moi :
Une jeune Beauté, moins fiere & plus ſenſible,
Te prépare un bonheur paiſible,
Et ſon cœur, que l'Amour n'a formé que pour toi,
En recevant tes vœux, va t'engager ſa foi.
(*Les portes ſe referment.*)
[*Arſene paroît confondue ; Alcindor, preſque immobile, regarde Arſene & ſoupire.*]

ARSENE, *à part.*

Mon ſort m'accable.

ALINE, *l'obſervant.*

[*A part.*]
Elle reſte étonnée :
Une autre épreuve, & plus terrible encor,
Fera bientôt regretter Alcindor.
(*Haut, entraînant Alcindor.*)
Obéiſſez à votre deſtinée.

SCENE XI.

ARSENE, *ſeule.*

QU'ai-je voulu ? ſuis-je plus fortunée ?
Cruelle Aline ! Ah ! reprends tes bienfaits ;
De ta faveur voilà donc les effets !
Non, non, jamais elle ne m'a chérie.
Dans tous mes goûts, elle me contrarie,
Et ſa rigueur, qui me pourſuit encor,
Veut m'enlever juſqu'au cœur d'Alcindor.
Qu'il m'aime ou non, qu'importe à cette Fée ?
De mes tourmens, ſe fait-elle un trophée ?
Il m'abandonne, il ſuivra d'autres Loix.
De quels tranſports ai-je l'ame ſaiſie !
O Dieux mon cœur, pour la premiere fois,
Eprouve donc l'affreuſe jalouſie,
Et ſans aimer !... où s'égarent mes vœux ?

Me voilà ſeule, & loin de tous les yeux,
Abandonnons ce ſéjour odieux.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le Théatre repréſente un déſert affreux, entrecoupé de rochers, d'où ſe précipitent des torrens; dans le fond eſt une épaiſſe forêt, avec une cabanne de Charbonnier.

SCENE PREMIERE.

ARSENE.

ARIETTE.

OU ſuis-je ? Quelle nuit profonde!
Malheureuſe! où porter mes pas ?
L'orage, le tonnerre gronde . . . . .
Quel bruit! Quels terribles éclats!

Aline, Aline; hélas! pardonne...
Au feu redoublé des éclairs,
Je ne vois que d'affreux deſerts,
Des torrens... La mort m'environne.

(Le tonnerre tombe ſur un arbre qu'il briſe. Arſène pouſſe un cri perçant, ſe jette à genoux, ſe couvre le viſage d'une main, & étend l'autre vers le Ciel.)

Ah!

(Après un long ſilence, pendant lequel l'orage ceſſe, & le temps s'éclaircit inſenſiblement.)

Je me meurs! Aline m'abandonne;
Je vais finir mes triſtes jours.

(Elle apperçoit un Ours qui traverſe le Théatre pour regagner la forêt.)

Un monſtre! Au ſecours! Au ſecours!

Au ſecours! La mort m'environne!
Au ſecours! Au ſecours! Au ſecours!

SCENE II.

ARSENE, UN CHARBONNIER.

LE CHARBONNIER, *chantant & ſifflant au loin, ſans être vu.*

EH ! nargue du chagrin ;
Nous aurons de bon vin.

ARSENE.

J'entends... je vois venir...

(Les paroles qu'elle dit enſuite ſont chantées & ſe joignent à la chanſon du Charbonnier ; ce qui forme une eſpece de Duo.)

A l'aide ! ſauvez-moi.

LE CHARBONNIER *deſcend d'une colline, un bâton d'une main, une lanterne de l'autre.*

Eh ! nargue du chagrin ;
Nous aurons de bon vin.

ARSENE.

Prêtez l'oreille à ma voix gémiſſante.

LE CHARBONNIER.

L'orage, le tonnerre
Font mûrir le raiſin.

ARSENE.

Venez diſſiper mon effroi.

LE CHARBONNIER.

Nous aurons de bon vin ;
Nous boirons à plein verre.
Eh ! nargue du chagrin ;
Nous aurons de bon vin.

ARSENE.

Je ſuis foible... je ſuis mourante.

LE CHARBONNIER.

Heu ! qui va là ? Qu'eſt-ce que j'apperçois ?
C'eſt une femme !

ARSENE.

Hélas ! qui que tu ſois,
Par charité, viens adoucir ma peine.
Vois en pitié le malheur qui me ſuit ;

Je ſuis tremblante, égarée incertaine,
Et je ne ſais où paſſer cette nuit.

LE CHARBONNIER, *l'examinant.*

Où la paſſer? parbleu! dans mon réduit.
Elle eſt drolette, & faite de maniere...
Raſſurez-vous. [*à part.*] J'aurois grand tort, ma foi,
De l'expoſer à la dent meurtriere
Des ours, des loups. [*haut.*] Je n'ai qu'une chaumiere;
Mais vous aurez un bon gîte chez moi.

ARSENE.

Un tel bienfait aura ſa récompenſe.
Oui, ſois certain de ma reconnoiſſance.

LE CHARBONNIER.

» J'y compte bien; mais dites-moi donc:
» En ce déſert, ſi jeune & ſi bien miſe,
» Que cherchiez-vous? Quel étrange démon
» Vous fait aller, dans cet état de criſe,
» Pendant la nuit, à pied, ſans compagnon?
» Au coin du bois vous voyez ma maiſon.
» Çà, donnez-moi votre bras ma mignonne.
» On recevra ſa petite perſonne
» Comme on pourra. J'ai du lard & des œufs.
» Toute Françoiſe, à ce que j'imagine,
» Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
» Je n'ai qu'un lit, c'eſt aſſez malheureux,
» N'eſt-il pas vrai? ... Qu'eſt-ce qui vous chagrine?
Tout ce que j'ai, je l'offre de bon cœur,
Et ſans façon....

ARSENE.

Vous penſez... quelle horreur!

LE CHARBONNIER.

Au demeurant, la chere ſera bonne.
J'aime la joie; & quoique Charbonnier,
Je ſuis content, la gaîté m'environne;
De l'univers je me crois le premier;
Le ſeul chagrin qui trouble un peu mon ame,
Eſt le regret d'avoir perdu ma femme:
La pauvre Jeanne!... Il ne lui manquoit rien:
Et je l'aimois ce qui s'appelle bien.
Mais, voyez-vous; fiere d'être chérie,
Par ſon caprice & ſa biſarre humeur,
Elle mettoit le ménage en rumeur;

Je n'aime pas que l'on me contrarie.
Il faut avoir pour moi de la douceur.
Je suis têtu, quelquefois je m'emporte,
Sans réfléchir; *mais primer est mon goût*,
Je n'entends point que ma femme sur-tout
Manque au respect que je veux qu'on me porte.

ARSENE, *à part.*

Qu'il est brutal!

LE CHARBONNIER.

De dépit elle est morte,
Et tout exprès encor pour m'affliger:
[*Gaîment.*]
Mais je vous vois la perte est réparée;
Vous me plaisez.

ARSENE.

O Ciel! à quel danger!...

LE CHARBONNIER.

Il ne faut point faire la mijaurée.
Tranquillement ne peut-on s'accorder?
Je suis chez moi, vous êtes égarée;
Par conséquent vous devez me céder.

ARSENE.

Qui? moi, céder!

LE CHARBONNIER.

Etes vous mariée?

ARSENE.

Que vous importe?

LE CHARBONNIER.

Ayez le ton plus doux,
Si vous voulez que je sois votre époux.

ARSENE.

Puis-je à ce point me voir humiliée!

LE CHARBONNIER.

Dans vos regards j'apperçois du dédain.
Je n'aime point qu'on soit impertinente.
Répugnez-vous à me donner la main?

ARSENE.

Très-fort.

LE CHARBONNIER.

Eh bien! vous serez ma servante.

ARSENE.

Votre servante!

LE CHARBONNIER.

Eh mais! il le faut bien.
De deux partis qu'enfin je vous propose,
Lequel vous plaît? Je ne vous gêne en rien.
Mais il faut être utile à quelque chose.

ARSENE.

Assurément, vous êtes bien grossier.

LE CHARBONNIER.

Je suis poli, moi, comme un Charbonnier.

ARIETTE.

Voici quel est mon caractere :
Quand on veut me faire la loi,
Les vents, la grêle, le tonnerre
Sont moins redoutables que moi.
Je me ris de toute la terre ;
Dans ma cabanne je suis Roi.

Soyez amusante.
Soyez complaisante,
Je ferai toujours en gaîté.
Je danse, je chante ;
Mon ame est contente
Quand on cede à ma volonté.

Ici vous n'aurez d'autre affaire
Que de m'aimer, me servir & vous taire.
Oui, oui.
Je me ris de toute la terre ;
Oui, oui,
Charbonnier est maître chez lui.

Si vous voulez me satisfaire ;
Si vous voulez toujours me plaire,
Nous vivrons toujours en paix.
Mais
Je vous ai dit mon caractere :
Quand on veut me faire la loi,
Les vents, la grêle, le tonnerre
Sont moins redoutables que moi ;
Je me ris de toute la terre,
Dans ma cabanne je suis Roi.

ARSENE.

Peut-on plus loin porter l'excès d'audace?

LE CHARBONNIER.

Hein? quoi? plait-il? vous faites la grimace!
Je vous crois fiere. Oh! si je vous déplais,

Vous

Vous êtes libre, & je vous débarraſſe
De ma figure. Adieu, dormez en paix.
Adieu, bon ſoir.

ARSENE.

Eh! de grace, de grace!

LE CHARBONNIER.

Eh! non, pourquoi? je vous gêne; vous laſſe.

ARSENE.

Reſtez. (*A part.*) Que dis-je?

LE CHARBONNIER.

Eh bien! décidez-vous.
Je ne ſuis pas ſi méchant que les loups.

ARSENE.

Je vous ſuivrai.

LE CHARBONNIER.

Vous voilà plus ſoumiſe.
» Quand on a peur, tout orgueil s'humaniſe.
(*Il appelle ſes garçons.*)
Hé! la Forêt, Robert, Dubois, Silvain.
(*A Arsène.*)
Ce ſont les gens qui ſont à mon ſervice.
Je veux qu'ici chacun vous obéiſſe.
Holà! Dubois, Robert. J'appelle en vain!
Ces coquins-là tardent bien à paroître.
Oh! je les vas...

SCENE III.

ARSENE, LE CHARBONNIER, SILVAIN, PATAUT, DUBOIS, NOIRAUT.

SILVAIN.

Me voilà.

ROBERT.

Me voici.

DUBOIS.

Que voulez-vous?

LA FOREST.

Que vous plaît-il, not'maître?

LE CHARBONNIER.

Au premier mot, je veux être obéi.

SILVAIN, *tremblant.*

Oui.

LE CHARBONNIER.

Tôt ou tard il faudra que j'aſſomme.
Quelqu'un de vous.

ARSENE.

Ah! quel homme! quel homme!

LE CHARBONNIER.

Çà, mon ſouper?

ROBERT.

Sera prêt dans l'inſtant.

LE CHARBONNIER.

Quoi! pas encore? Eſt-ce ainſi qu'on m'attend?
Dépêchez-vous. Un couvert pour Madame.
Reſpectez-la; c'eſt ma douzieme femme.

SCENE IV.

LE CHARBONNIER, ARSENE.

LE CHARBONNIER.

En attendant, repoſez-vous ici,
L'air eſt plus frais, le ciel eſt éclairci.

ARSENE.

Si vous vouliez avoir la complaiſance
D'écouter....

LE CHARBONNIER.

Qu'eſt-ce? En deux mots, finiſſez.

ARSENE.

Vous ignorez mon rang & ma naiſſance:
Je ſuis....

LE CHARBONNIER, *gracieuſement.*

Jolie; & pour moi c'eſt aſſez.

ARSENE.

La Fée Aline eut ſoin de mon enfance.

LE CHARBONNIER.

Aline ou non, qu'importe?

ARSENE.

Mais....

LE CHARBONNIER.

Eh bien!

ARSENE.

Sans me connoître?....

LE CHARBONNIER.

Oh! cela n'y fait rien;
Après la noce on fera connoiſſance.

ARIETTE EN DUO.

ARSENE.

Ah! reſpectez mon deſtin rigoureux;
Ayez un cœur ſenſible & généreux.
N'abuſez point de mon malheur extrême:
Il eſt ſi doux de faire des heureux!
En obligeant, on s'oblige ſoi-même.
Si vous m'aimez,

Ah! reſpectez mon deſtin rigoureux;
Ayez un cœur ſenſible & généreux.
N'abuſez pas de mon malheur extrême;
Il eſt ſi doux de faire des heureux!
En obligeant, on s'oblige ſoi-même.

LE CHARBONNIER.

Votre ſort n'eſt point rigoureux,
Puiſqu'il eſt vrai que je vous aime.
Il eſt bien doux de faire des heureux!
Je trouve bon votre ſyſtême:
En obligeant, on s'oblige ſoi-même.
Hâtez-vous donc de répondre à mes vœux.
Oui, parbleu! je vous aime.
Votre ſort n'eſt point rigoureux,
Puiſqu'il eſt vrai que je vous aime.
Je goûte fort votre ſyſtême.
Il eſt bien doux de faire des heureux!
Mais en commençant par ſoi-même.

ARSENE, *avec beaucoup de retenue.*

C'eſt l'amour ſeul, & non l'autorité,
Qui de mon ſexe adoucit la fierté.
L'Amant ſupplie & n'agit point en maître.
Par les égards, le reſpect, la douceur,
Avec le temps, il ſait gagner un cœur.
Eſpérez tout de vos ſoins, & peut-être...

LE CHARBONNIER.

Moi, comme un ſot, aimer avec fadeur!
Ces agrémens qui te rendent ſi belle,
Si fiere... dis, ſont-ils formés pour toi?
Non. C'eſt pour l'homme; or, j'en ſuis un, je croi;
Donc, j'ai des droits, ne ſois pas ſi rebelle.

Allons, allons, cher tréſor de mon cœur,
Plus de ſouci, ſoyons de bonne humeur.
Embraſſons-nous. Qu'avez-vous, chere amie?
Vous pâliſſez.

ARSENE, *effrayée.*

La fatigue, la peur...

LE CHARBONNIER.

(*A part.*)
La pauvre enfant eſt preſqu'évanouie.
(*Haut.*)
Aſſeyez-vous.
(*Il la fait aſſeoir ſur un banc de gazon qui ſe trouve au pied d'un rocher.*)
Prenez ſoin de vos jours.

ARSENE.

Je n'en puis plus.

LE CHARBONNIER, *à part.*

Son état m'intéreſſe.
(*Haut.*)
Hé bien!... chez moi vous ſerez la maîtreſſe;
Je fais ſerment de vous chérir toujours:
Courage... on va vous donner du ſecours.
(*Il ſort en courant vers ſa chaumiere.*)

SCENE V.

ARSENE, *ſeule.*

DE mon malheur j'aurois tort de me plaindre;
On m'a prédit ce que j'avois à craindre.
J'ai tout bravé, j'ai cauſé mon tourment,
En rejettant les vœux d'un tendre Amant.
Je repouſſois le bonheur de ma vie.
J'ai tout perdu. Quelle étoit mon envie!
Hélas! trop tard mes yeux ſe ſont ouverts.
(*Elle ſe leve.*)
Ne puis-je pas ſortir de ces déſerts?
Voyons... cherchons...
(*Elle monte ſur la cîme du rocher, & porte la vue de toutes parts.*)
Il n'eſt aucune iſſue.
Dieux! je ſuccombe, & mon ame abattue...
Cher Alcindor, ton amour outragé...

Par mes regrets tu n'es que trop vengé.
Oui, je t'aimois... c'eſt cet orgueil extrême
Qui fut toujours ſi contraire à moi-même.
Dois-je ſubir mon déplorable ſort?
Ah! je n'ai plus d'autre eſpoir que la mort.
(Elle s'appuie ſur le rocher, & paroît s'évanouir: à l'inſtant le Théatre change & repréſente un vaſte & ſuperbe Sallon orné de feſtons & de guirlandes, & prêt pour une Fête Nuptiale. Arſene ſe trouve ſur un riche canapé.)

SCENE VI & derniere.

ARSENE, ALINE, ALCINDOR, ARTUR, DAMES ET CHEVALIERS *chantans & danſans.*

ALCINDOR, *courant ſe précipiter aux pieds d'Arſene.*

Reconnoiſſez l'Amant qui vous adore.

ALINE.

Modérez-vous, il n'eſt pas temps encore.
(Elle le fait retirer dans le fond du Théatre. Arſene revient à elle peu-à-peu, pendant que l'on chante en ſourdine le Chœur ſuivant.)

CHŒUR.

Triomphez, tendre Alcindor,
Triomphez, l'Amour vous couronne.
Triomphez, tendre Alcindor,
Un cœur qu'il donne
Eſt un tréſor.
Dans cette journée,
Un doux hymenée,
Dans cette journée,
Forme vos nœuds;
Et ſa chaine fortunée
Pour toujours vous rend heureux.

ARSENE.

Eſt-ce une erreur de mon ame éperdue!
Où me trouvé-je! & qui frappe ma vue?
Pour qui ces chants, cette pompe, ces jeux?

ALINE.

Pour Alcindor; il ſe marie.

ARSENE.

O Dieux!
Alcindor! lui? (*A part:*) je ſuis déſeſpérée.

ALINE.

Excuſez-moi, je vous ai retirée

Pour un moment d'un ſéjour plein d'attraits,
Où les deſirs ſont toujours ſatisfaits;
Mais, en ce jour, votre auguſte préſence,
Doit honorer les noces d'Alcindor.
Un Charbonnier gémit de votre abſence,
Je vais vous rendre à ſon impatience.
Demain, ce ſoir, vous reprendrez l'eſſor.

ARSENE.

Vous m'accablez. Ah! ma chere marreine!
Quoi! votre cœur peut jouir de ma peine!
Ah! par pitié... ſi je fus juſqu'alors
Impérieuſe & trop enorgueillie,
Je m'en repens, ſans m'en croire avilie;
L'ame s'éleve en avouant ſes torts.

ALINE.

Voilà l'orgueil que je trouve excuſable;
Tout autre égare & devient mépriſable.
Mais, Alcindor, cet Amant rebuté...
Prenez donc part à ſa félicité.

ARSENE.

Epargnez-moi; j'ai mérité ſa haine.
Sans murmurer, j'étouffe ma douleur,
(*A Alcindor.*)
Ah! ſi l'objet de vos vœux a mon cœur,
Vous n'aurez point à regretter Arſene.
Vivez heureux & plaignez mon malheur.

ALINE, *à Arſene.*

Je lui procure une femme charmante;
Plus belle encor par ſa ſimplicité,
Douce, attentive, honnête, prévenante:
La modeſtie embellit la beauté.

ARSENE.

Je veux la voir; j'en aurai le courage.
[*A Aline.*]
Je lui dirai: connoiſſez l'avantage
De poſſéder le cœur de cet Amant.
J'ai, par orgueil, mépriſé ſon hommage;
Inſtruiſez-vous par mon égarement.
Eh! quel mortel eſt plus digne qu'on l'aime?
Qu'il vous ſoit cher, comme il l'eſt à moi-même.
[*Arſene prononce d'une voix plus baſſe la fin de ce vers, en cachant ſa confuſion & ſes larmes dans le*

sein d'Aline ; elle se retourne ensuite du côté d'Alcindor & lui dit :

Epousez-la, je l'ai trop mérité.
Ai-je des droits pour en être jalouse ?
Cher Alcindor, l'excès de vanité...

ALCINDOR.

Quel changement !

ALINE, *vivement.*

C'est donc toi qu'il épouse.
(*A Alcindor.*)
Oui, la voilà cette jeune beauté,
Ce cœur sensible & noble sans fierté.
Son changement est le sens de l'Oracle.
Du sentiment goûtez la volupté ;
Vous n'avez plus à craindre aucun obstacle.
(*A Arsene.*)
Tu m'accusois d'une injuste rigueur.
Je t'éprouvois pour faire ton bonheur.

ARSENE, *avec une surprise mêlée de joie.*

Qu'entends-je ?

ALCINDOR, *du ton le plus vif & le plus passionné.*

Arsene, ô ma divine Arsene !
Pardonnez-vous à ces traits offensans,
Que démentoit le trouble de mes sens ?
Aurois-je pu former une autre chaîne ?
Ah ! que mes vœux ne soient point rejettés....
Que mes soupirs enfin soient écoutés....
Il se jette à ses genoux.
C'est à vos pieds.....

ARSENE, *le relevant & lui donnant la main.*

Sois mon souverain maître,
Je suis à toi ; je vois un nouveau jour,
Je me croyois au-dessus de mon être.
Dieux, quelle erreur ! il me manquoit l'amour,
Et c'est toi seul qui me le fais connoître.

ALINE.

„ Que falloit-il à ton cœur ? " Qu'il voulût,
Qu'il fût sensible, & qu'Alcindor lui plût.
Considérons toujours les deux extrêmes,
Pour nous fixer au point qui nous convient ;
Et conservons ce qui nous appartient,
Sans nous livrer à d'imprudens systêmes.
Un sage a dit : „ Rien n'est plus périlleux

„ Que de quitter le bien pour être mieux.

ARSENE.

ARIETTE.

J'ai donc tout ce que je desire ;
Alcindor fera mon bonheur.
Si je peux regner sur son cœur,
Je ne veux jamais d'autre empire.

ALCINDOR.

C'est à vous de regner sur moi.

ARSENE.

Vous regnerez encor plus sur moi-même.

ENSEMBLE.

Je suivrai toujours votre loi,
C'est à vous de regner sur moi.
Obéir à ce que l'on aime,
Il n'est point de plus douce loi.
Vous regnerez toujours sur moi,
Et ce sera mon bien suprême.

CHŒUR.

Triomphez, Arsene, Alcindor,
Tous les deux l'Amour vous couronne.
Le plus grand bien, le plus rare trésor,
Est un cœur que l'Amour nous donne.

ARSENE.

Puissance suprême.
Trésors, Diadême ;
Puissance suprême,
Vous n'êtes rien.
On a tout lorsque l'on aime ;
L'amour seul est le vrai bien.

ARSENE, ALCINDOR.

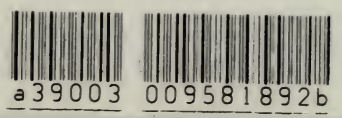
DUO.

Tendre Amour, unis nos cœurs,
Et dans ton sein confonds nos ames ;
Tendre Amour, unis nos cœurs ;
Pour nous tes flâmes
Sont des faveurs.

CHŒUR.

A l'Amour livrez vos cœurs ;
Tendre Alcindor, charmante Arsene ;
A l'Amour livrez vos cœurs ;
Qu'il vous enchaîne
Avec des fleurs. [*On danse.*]

FIN.


a39003 009581892b